

**Actualité ! Actualité... Les bonnes pages de ce numéro des AL sont consacrées à l'analyse d'un livre paru en... 1912. Des raisons urgentes ?**

● **Il s'agit d'une belle réflexion de Michel Besnier à propos de *La guerre des boutons* qui fera oublier les adaptations parues récemment et dont le seul apport (involontaire !) a été de rappeler l'éclat irremplaçable de la version que nous en avait donnée Yves Robert.**

● **La critique du « roman de terroir-caisse » que ce texte contient conforte l'AFL dans les raisons qui l'ont conduite à rééditer un roman paru en 1884 et authentiquement ancré, lui aussi, dans l'Histoire populaire de la France rurale du 19<sup>e</sup> siècle. À lire...**

● **C'est enfin l'occasion d'attirer l'attention sur la très belle revue de la Société des Amis de Louis Aragon et Elsa Triolet, « Faites entrer l'infini... », en la remerciant pour son amicale autorisation de reproduire cette Chronique elle aussi inactuelle.**

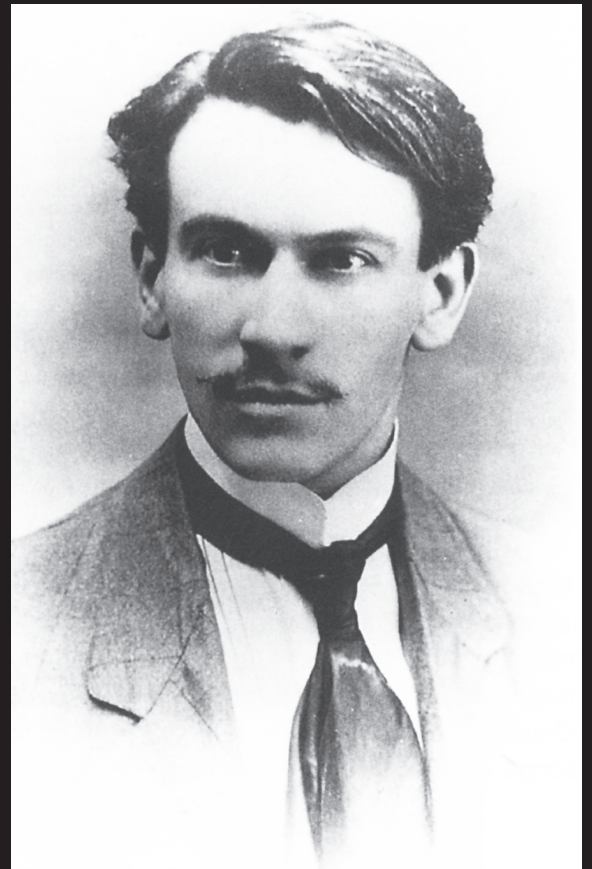
CHRONIQUE INACTUELLE, *LA GUERRE DES BOUTONS*.

Louis Pergaud, (Première édition au Mercure de France, 1912)

Alors que deux adaptations cinématographiques de *La Guerre des boutons* sont en cours, je pense à l'édition des œuvres complètes de Louis Pergaud, présentée par Pierre Gamarra au Livre Club Diderot en 1970. La préface commence ainsi : « *On a longtemps considéré Pergaud comme un auteur du second rayon.* » En plus de mettre un écrivain à sa vraie place, Pierre Gamarra conteste la notion même de « second rayon ». Il sait que, dans la bibliothèque de la postérité, les livres changent de place et de statut au gré des modes, des oublis, des reniements, des exhumations : « *En matière littéraire, bien fin qui dira le premier et le dernier au classement général. Il y a, au fil des ans et des siècles, des retournements imprévus. Des noms et des œuvres illustres en leur temps, glissent dans la poussière. D'autres surgissent et s'imposent qu'on jugeait sans importance ou qu'on ignorait.* » Parlant de Pergaud, Pierre Gamarra parle aussi d'Eugène Le Roy, auteur de *Jacquou le croquant*, d'Émile Guillaumin, auteur de *La vie d'un Simple* et de Ferdinand Fabre, auteur du *Chevrier* et de *L'Abbé Tigrane*. De ce dernier romancier, il dit qu'il est « *injustement oublié aujourd'hui* ». Les injustices littéraires ne sont pas seulement le fait du caprice, de la loterie, du hasard. Elles obéissent à des lignes de force liées à l'histoire politique, sociale et culturelle de la France. À propos de Pergaud, Pierre Gamarra identifie parfaitement ce qui constitue son handicap : l'enfermement dans une image régionaliste, dans la catégorie des écrivains morts à la guerre, la modestie des thèmes, les origines paysannes ne facilitant pas l'entrée dans

une littérature « *urbaine et souvent parisienne* ». On sent chez Pierre Gamarra une grande sympathie pour le Franc-Comtois, pour le maître d'école, pour l'écrivain qui a certes évoqué des réalités géographiques et sociales particulières, mais pour atteindre une autre dimension, celle du mérite « *national et universel* ».

Sous la plume de Pergaud, le mot « *sauvageon* » prend un éclat, une santé, une force qu'il n'a pas dans la bouche d'un ministre : « *J'ai voulu restituer un instant de ma vie d'enfant, de notre vie enthousiaste et brutale de vigoureux sauvageons dans ce qu'elle eut de franc et d'héroïque, c'est-à-dire libérée des hypocrisies de la famille et de l'école.* » Ce projet exigeait une langue elle aussi « *libérée* », placée sous le signe de Rabelais. Plus qu'un récit d'aventures et de combats entre Velrans et Longevernes, *La Guerre des boutons* est une exploration linguistique, dans un lexique populaire, régional et enfantin. L'art de Pergaud consiste à trouver le juste dosage entre niveaux de langue, à éviter les excès du collectionneur de mots, à donner l'illusion du naturel. Saveur de la langue et saveur des situations ont fait le succès de ce livre, aidé aussi, il est vrai, par le film d'Yves



Robert. Mais je voudrais aujourd'hui le considérer comme un document exceptionnel sur une certaine France : la France rurale entre la guerre de 1870 et la première guerre mondiale.

Avec le regard et la précision d'un ethnologue, ou d'un naturaliste, Pergaud décrit le mode de vie d'une espèce à laquelle la littérature s'était peu intéressée : l'enfant du Haut-Doubs. Celui-ci passe une partie de son temps à l'école, une partie avec ses parents qu'il aide, une partie avec ses copains, ses compagnons de combat. Il est armé d'une fronde à ficelle ou d'une fronde à élastique, de triques d'épine, de lances de coudre qu'il décore en faisant des dessins dans l'écorce. Il a le cheveu court, coupé avec une tondeuse qui sert aussi pour les bêtes, porte pantalon de droguet et casquette de poil. À l'école, l'instituteur le vouvoie. Le dimanche, il va à la messe et aux vêpres, surtout pour régler ses affaires temporelles...

Ces garçons qui imitent le cri de la perdrix et fument de la dématite semblent vivre hors de l'Histoire. Pourtant l'Histoire est là, discrète, atténuée, suffisamment présente pour que le roman ne soit pas une robinsonnade non datée. On ne sait pas si cette bataille contre les Prussiens était Forbach ou Morbach, mais « Alboche » reste une insulte vivace. Le garde champêtre, ancien soldat d'Afrique, se souvient de l'Algérie quand il a bu de l'absinthe et raconte son entrevue avec Napoléon III. Le cantonnier a fait la campagne d'Italie. Des villageois sont identifiés par leurs opinions : Théodule est républicain. La guerre entre Velrans et Longeyernes, colorée par les conflits de la société française, devient une guerre entre blancs et rouges. Les Velrans ont la réputation d'être des calotins, des cafards... Quand ils construisent leur cabane, les hommes du général Lebrac la tapissent avec des journaux : « *Le président Félix Faure regardait de son air fat et niais l'histoire de Barbe Bleue. Une rentière égorgée faisait face à un suicide de cheval enjambant un parapet, et un vieux Gambetta, déniché, est-il besoin de le dire, par Gambetta, fixait étrangement de son puissant œil de borgne une jolie fille décolletée, la cigarette aux lèvres et qui ne fumait, affirmait la légende, que du Nil ou du Riz la +, à moins que ce ne fût du Job.* » Surtout, ces mômes sont des produits de l'école républicaine. L'instituteur leur fait la morale en s'appuyant sur « *liberté, égalité, fraternité* » et leur apprend ce qu'est un citoyen. Ils se réfèrent à ces valeurs et se donnent les meilleurs des travaux pratiques, se réunissent en assemblée, délibèrent, votent le principe de l'impôt, expérimentent l'écart entre l'égalité théorique des droits et l'inégalité économique. Sur trente cinq votants, il se dégage une opposition de dix voix, celle des sans-le-sou.

En plus d'être un précieux document, *La Guerre des boutons* donne à réfléchir sur l'enfance, l'éducation. Déjà, dans une conférence donnée le février 1914, Pergaud opposait sa marmaille et les enfants de la bourgeoisie, « *élevés dans des boîtes de coton* », entourés de gouvernantes et de valets de chambre venant les cueillir à la sortie

de l'école. Aujourd'hui, trop d'enfants, comme les petits bourgeois de 1914, sont attendus à la fin des cours, conduits en voiture d'activité en activité.

Pergaud permet ou appelle une autre réflexion par comparaison. Elle a pour objet ce qu'on nomme aujourd'hui « roman du terroir », objet littéraire très identifié qui a ses A.O.C., ses labels, ses éditeurs et ses auteurs spécialisés. Chaque région en produit comme elle produit du vin, du melon ou du fromage. Nous avons du roman au lait cru, au torchon, au levain, cuit au bois, à l'ancienne. Du roman de Vire et du roman de Guéméné. Pour que le lecteur ne soit pas trompé, il faut obéir strictement à un cahier des charges : vieux métiers, vieilles charrues, histoires de familles, misère d'autrefois (Ah qu'elle était jolie la misère du temps jadis. Celle d'aujourd'hui manque de poésie, inutile d'en parler.). Le tout doit être imbibé d'un sirop de nostalgie et d'un parfum identitaire.

En 1932, dans *La Revue des vivants* (numéros 9 et 10), Charles Silvestre voyait bien pourquoi, vers 1910, une constellation d'écrivains constituait « *la littérature régionaliste et paysanne* », pourquoi elle allait répondre à un besoin : « *Un tel mouvement, encore plus humain que littéraire, se poursuit heureusement ; il ne s'agit pas d'une mode, mais d'une réponse fraternelle à d'innombrables désemparés qui cherchent dans une époque trouble un refuge, une existence moins fiévreuse, une vraie plénitude, et pour l'âme et le corps, un air plus pur.* » Il est évident que Pergaud n'écrit pas de « romans du terroir ». Il n'exploite pas une mythologie, ni un folklore, il n'offre pas à des lecteurs « désemparés » un « refuge ». Il veut faire entrer en littérature une réalité qui n'y a pas encore sa place, il s'y emploie avec énergie, irrespect pour la « littérature officielle », en sauvageon.

**Michel BESNIER, Association des amis de Louis Pergaud :  
Bernard Piccoli, Les rachats, 26120 Chabeuil**